

La méprise d'Albert Londres : réflexions sur l'esprit japonais du *bushidō*

Faculté des études étrangères Rimpei Mano

Les articles sur le séisme du Kanto

En septembre 1923, Albert Londres se réjouissait du succès de son reportage « Notre enquête au bain » publié dans *Le Petit Parisien*, lorsqu'une nouvelle bouleversante lui parvint d'Extrême-Orient. Le 1^{er} septembre 1923, le séisme du Kanto avait complètement détruit la capitale japonaise, Tokyo. Londres, qui gardait de beaux souvenirs du Japon, fut stupéfait par cette annonce. En octobre, il se rendit à Suez et embarqua à bord du paquebot *André-Lebon* au Port Tewfik. Ce navire avait été témoin du séisme lors de son escale à Yokohama en septembre. Il tenta d'interroger le capitaine Cousin, l'équipage et les passagers. Voici le témoignage de M. Clermont, commissaire du bord :

Subitement, le wharf s'abîme dans la mer. La terre ouvrait une grande bouche et engloutissait tout ; la foule des adieux, aux pieds de l'*Empress*, disparut sur le coup, happée. Les dalles du quai montaient et descendaient comme des touches de piano. Les autos, les chevaux s'étaient arrêtés net devant un mur imaginaire¹. (*Le Petit Parisien*, 21 octobre 1923)

Une description magnifique du chaos provoqué par un séisme inouï. Des expressions brillantes, telles que « comme des touches de piano » et « devant un mur imaginaire » doivent être attribuées au reporter-poète plutôt qu'au témoin. À bord, Londres rédigea quelques articles qu'il transmit à Paris par TSF. Lorsque l'*André-Lebon* arriva à Marseille, des journalistes montèrent à bord pour interviewer l'équipage. Mais les informations les plus importantes avaient déjà été envoyées à Paris par Londres, un épisode qui illustre son habileté exceptionnelle en tant que

1 Albert Londres, *Câbles & Reportages*, présenté par Francis Lacassin, Paris, Arléa, 2007, p. 761.

grand reporter².

Cependant, l'un de ses articles contient une anecdote étrange : le bateau japonais *Korea-Maru*, ancré dans le port de Yokohama, ne cessait d'ordonner aux navires environnants de garder le silence au milieu du chaos qui suivit la catastrophe. Selon Londres, les survivants du gouvernement japonais, prévoyant la mort imminente de leur pays, auraient cherché à dissimuler l'agonie de la nation aux yeux du monde :

C'était un bateau, le *Korea-Maru*, qui représentait, seul dans la rade, le gouvernement japonais, pour lequel le cataclysme devait rester national. Le monde n'avait pas besoin de voir le Japon en agonie. Le Japon ne doit paraître que debout et harnaché dans son orgueil. L'empire du Soleil levant voulait garder pour lui tout le secret de cette convulsion. Il somma les navires des alentours de faire le silence. Mais le sans-filiste du *Lebon* ne voulait pas s'y contraindre, appelant sans cesse, au large, demandant du secours pour un peuple en perdition. Alors le *Korea-Maru* lui renvoya impérativement : « Taisez-vous ! Taisez-vous !³ » (*Le Petit Parisien*, 24 octobre 1923)

Cette explication ne nous semble pas du tout plausible. Quelle que soit l'importance que les Japonais accordent à l'honneur, refuseraient-ils une aide précieuse pour trouver une mort honorable ? Il doit y avoir une autre explication. En recherchant des documents relatifs au séisme du Kanto, nous avons découvert un témoignage qui éclaire la situation à ce moment-là. Après la catastrophe, un quartier général de secours fut installé à bord du *Korea-Maru* pour coordonner les opérations de sauvetage. Dans le chaos où les réseaux terrestres étaient presque totalement coupés et où d'innombrables ondes radio se croisaient dans tous les sens, le sans-filiste Hōsaku Kawamura travailla avec acharnement pour établir des communications. Il réussit finalement à envoyer le premier rapport à la station de radio du Kansai. Voici son témoignage :

2 *Le Petit Parisien* publia des interviews de l'équipage, réalisées par Londres les 21 et 24 octobre 1923, tandis que *Le Petit Journal* publia une interview similaire le 26 octobre, après l'arrivée du navire.

3 Londres, *op. cit.*, p. 767.

La plupart des câbles terrestres de la région du Kanto ayant été détruits, il n'y avait aucun moyen d'appeler à l'aide la région du Kansai, sauf par radio. [...] De plus, l'espace aérien était en proie au chaos avec les émissions radio, comme une ruche bourdonnante. [...]

Nous avons conclu qu'à moins de mettre fin à cette énorme interférence, la communication serait impossible et notre mission cruciale ne pourrait être accomplie. Nous avons donc pris les mesures d'urgence et lancé le signal « all stop » en succession, demandant à toutes les communications de cesser. Nos mesures ont probablement fonctionné car, au coucher du soleil, les ondes radio se sont propagées plus loin et nous avons pu entendre la réponse de la station de radio d'Ushio-Misaki⁴.

L'ordre mystérieux de se taire était en réalité un appel urgent visant à réduire les interférences. L'interprétation de Londres, qui voyait une prétendue mort volontaire des Japonais, n'est qu'une méprise complète. On ignore si cette méprise est due à lui-même ou aux membres de l'équipage qu'il avait interrogés. Quoi qu'il en soit, Londres considérait cette interprétation comme correcte. Pourquoi ? Probablement parce qu'il nourrissait une idée préconçue sur la mentalité japonaise : un attachement profond à l'honneur, même au prix de la vie. L'objectif de notre article est d'explorer les origines de cette idée préconçue et d'élucider comment Londres en vint à l'adopter.

Le Japon observé par Londres

Deux ans avant la catastrophe, Londres, grand reporter à l'*Excelsior*, entreprit un voyage en Extrême-Orient – Japon, Chine, Indochine française et Inde britannique. Il arriva d'abord au Japon en décembre 1921. À cette époque, le Japon était le seul pays asiatique qui avait réussi à se moderniser. Il avait remporté la guerre sino-japonaise de 1894–95 et la guerre russo-japonaise de 1904–05, figurait parmi

4 *Denki-tsūshin-daigaku rokujūnenshi*, édité par le Denki-tsūshin-daigaku rokujūnenshi henshū-jikko-iinkai, Meguro-kai, 1980, p. 215. Réédité sur le site web de l'UEC Museum, <https://www.museum.uec.ac.jp/60th-anniversary/zenpen/ch03-3.html> (Consulté le 9 janvier 2025). C'est moi qui traduis.

les vainqueurs de la Première Guerre mondiale et augmentait rapidement son influence au sein de la communauté internationale. Londres fut frappé par l'élan d'un peuple d'Extrême-Orient, jusqu'alors inconnu, qui s'était hissé au premier plan de l'histoire mondiale :

Il brûle les étapes. Ignorant les routes, il construit des chemins de fer. Les villages connaissent l'électricité sans passer par l'huile et le pétrole. Sa première maison de pierre est un building : son premier chapeau, un haut de forme. Dès qu'il décide de se mesurer, il s'attaque à deux immensités : la Chine, où il danserait trente fois, la Russie, dont la centième partie de l'ombre aurait suffi à l'envelopper⁵. (*Excelsior*, 27 mars 1922)

Cependant, malgré la modernisation, la société japonaise restait profondément prémoderne et féodale dans ses coutumes. La coexistence du progrès moderne et des traditions anciennes constituait un grand mystère aux yeux de Londres. Pour élucider cette énigme, il tenta d'interviewer un jeune Japonais qu'il connaissait depuis longtemps. Ayant étudié à Paris, maîtrisant le français, l'anglais et l'allemand, et ayant participé à la Conférence de la paix de Paris, il faisait partie de cette jeune élite qui incarne une nouvelle génération au Japon. Toutefois, au cœur de ce « jeune samouraï » perdurent des valeurs traditionnelles japonaises profondément enracinées. Il est question d'un patriarcat exagérément marqué, où l'honneur familial est absolument sacré et ne peut être entaché, même au prix de la vie :

Si j'apprenais que ma femme – ma femme que vous ne verrez jamais – m'a trompé, je ne la tuerais pas, quoique j'aie vu jouer les pièces de Dumas fils, je m'ouvrerais le ventre, parce que si je ne m'ouvrais pas le ventre je déshonorerais ma famille. [...] Aussi bien, si je commettais une action malhonnête, ma femme se suiciderait, parce que si elle ne se suicidait pas elle déshonorerait notre enfant⁶... (*Excelsior*, 27 mars 1922)

5 Londres, *op. cit.*, p. 649.

6 *Ibid.*, p. 655. Lors de l'affaire Dubourg en 1872, où un mari trompé assassina sa femme, Alexandre Dumas fils publia une brochure intitulée *L'Homme-femme*, dans laquelle il conseillait au mari trahi : « TUEZ-LA ! ». Pour plus d'informations, voir Benoît Garnot, *Une histoire du*

Dans un autre article, Londres discute de la morale des samouraïs. Bien que les samouraïs en tant que classe privilégiée aient disparu avec la restauration de Meiji, leurs valeurs ont étrangement perduré et sont même devenues plus répandues que jamais : « Et c'est alors qu'il [= le samouraï] n'existait plus légalement, qu'il propagea le mieux sa morale : vénération de la famille, culte des ancêtres, mépris de la mort, vengeance de l'injure⁷ » (*Excelsior*, 4 avril 1922). Londres illustre son propos avec la norme du « guiri », une vertu traditionnelle très prisée par les Japonais, représentant un devoir parfois si exigeant que les Français peinent à le comprendre :

Voici quelques quatre ou cinq lustres, Nicolas II, alors tsarévitch, visita le Japon. C'était l'un des premiers hôtes de poids qui foulait son sol. Un Japonais, de méchante humeur, à Kobé, l'assomma d'un coup de matraque. Le Japon fut consterné. Comment allait-on le juger ?

Deux jours après, au premier matin, face à l'entrée du palais impérial, on trouvait, affaissée dans son sang et ses kimonos, une mousmé, vingt ans, la gorge tranchée. Ce n'était pas un crime. Sur un beau papier à fleurs de nénuphar, qu'à deux pas de son corps elle avait fixé sur la terre avec une épingle, pour que le vent ne l'emportât pas, on lut : « J'ai pensé que notre empereur devait avoir un grand chagrin pour ce qui s'est passé à Kobé. Je me tue. Ainsi je rachète, et notre empereur n'a plus de peine⁸ ». (*Excelsior*, 4 avril 1922)

Le récit de Londres, bien que parfois inexact, renvoie à l'incident d'Ôtsu de 1891. Nikolai, alors prince héritier de Russie, fut en effet blessé par un coup de sabre donné par Sanzō Tsuda, un policier japonais en service. Une femme nommée Yūko Hatakeyama, préoccupée par la détérioration des relations entre le Japon et la Russie, se suicida devant la préfecture de Kyoto, laissant une lettre d'excuses adressée au prince héritier. Londres fut impressionné par le patriotisme de la

crime passionnel. Mythe et archives, Paris, Éditions Belin, 2014, pp. 158–159.

7 Londres, *op. cit.*, p. 668.

8 *Ibid.*, p. 669.

jeune femme, qui n'avait pas hésité à sacrifier sa vie pour son pays. L'élément crucial ici est que ce qui était autrefois le devoir d'un samouraï envers son seigneur est désormais partagé par chaque citoyen et dirigé vers l'empereur.

Le *bushidō* à l'ère Meiji

La morale des samouraïs est connue sous le nom de « *bushidō* », qui signifie « la voie du guerrier ». Cette idée a été popularisée mondialement par l'ouvrage d'Inazō Nitobe, *Bushidō, the Soul of Japan* (1899), rédigé en anglais pour un public international à une époque où les samouraïs n'existaient plus. Dans cet ouvrage, Nitobe affirme que le *bushidō*, jadis morale de la classe dirigeante féodale, a survécu dans le Japon moderne et est devenu l'esprit de la nation tout entière : « Évidemment, les conditions sociales qui avaient enfanté et allaité la chevalerie ont disparu depuis longtemps ; mais, de même que de lointaines étoiles, jadis vivantes et aujourd'hui éteintes, continuent à nous envoyer leurs rayons, de même, la chevalerie, fille de la féodalité, éclaire encore les routes de notre morale, ayant survécu aux institutions qui lui avaient servi de mère⁹ ». En réalité, l'objectif de Nitobe est de révéler aux étrangers la qualité morale des Japonais modernes à travers le *bushidō* d'antan.

Le livre fut immédiatement traduit dans de nombreuses langues, propageant ainsi la morale japonaise à l'étranger¹⁰. Parallèlement, il offrit aux Japonais un modèle de patriotisme, les incitant à se dévouer pour leur pays, même au prix de leur vie. Comme le souligne Maurice Pinguet dans *La mort volontaire au Japon* (1984), cet ouvrage était en résonance avec l'esthétique traditionnelle japonaise de la « mort volontaire » et a contribué à renforcer le nationalisme japonais :

Le *bushidō*, cessant d'être le code d'une caste disparue, se mit au service d'une foi nationale. Nous n'avons pas de religion comparable au christianisme, écrit Nitobe en présentant dans *Bushidō* (1895) l'âme de son pays aux lecteurs occidentaux – mais la morale de nos anciens guerriers suffit à nos besoins. [...]

9 Inazō Nitobe, *Le Bushidō. L'Âme du Japon*, traduit par Charles Jacob, Paris, Payot, 1927, p. 28.

10 Dans sa préface à la dixième édition, Nitobe raconte une anecdote concernant le président américain Theodore Roosevelt qui, impressionné par le livre, en a distribué des exemplaires à ses connaissances.

Mais le sort de la bataille se décide toujours en faveur de qui sait mourir – soyons hardis : dans les luttes internationales, notre long entraînement à la mort volontaire sera un atout décisif. La caste guerrière pouvait s'effacer devant un militarisme rajeuni qui hériterait de ses traditions essentielles en apprenant à tuer, à mourir pour l'État¹¹.

Examinons plus en détail le contexte historique de l'établissement du *bushidō* à l'ère Meiji. Selon l'historien de la pensée japonaise Kakumyō Kanno, le mouvement de restauration du *bushidō* commença pendant la guerre sino-japonaise et atteignit son apogée lors de la guerre russo-japonaise. Deux principaux courants émergèrent dans ce mouvement : d'une part, les nationalistes, tels que le philosophe Tetsujirō Inoue, envisagèrent le *bushidō* comme un principe pour unifier le peuple et maîtriser l'armée en vue des guerres étrangères ; d'autre part, les chrétiens, comme Kanzō Uchimura et Inazō Nitobe, en pacifistes, tentèrent d'établir les fondements du christianisme sur la morale du *bushidō*¹². Ces deux écoles, politiquement opposées, convergeaient étonnamment dans leur réévaluation du *bushidō* : « Le *bushidō* de Meiji, présenté de deux points de vue très différents – nationaliste et chrétien – a cependant un point commun qui transcende les différences. En effet, tous les deux identifient le *bushidō* à la moralité du peuple japonais et à la moralité nationale¹³ ».

Pour comprendre ce phénomène étrange, il faut se pencher sur les relations entre le Japon et les pays occidentaux à l'époque. Après la victoire du Japon dans la guerre sino-japonaise, la théorie du péril jaune apparut en Europe, postulant que la race jaune constitue une menace pour la civilisation européenne. La modernisation trop rapide du Japon rendit les Européens de plus en plus méfiants à l'égard de ce pays. Les dirigeants japonais jugèrent donc nécessaire de montrer

11 Maurice Pinguet, *La mort volontaire au Japon*, Paris, Gallimard, collection « Tel », 1984, pp. 212–213.

12 Kanzō Uchimura, un des plus grands évangélistes chrétiens de l'ère Meiji, était également un adepte du *bushidō* : « Le monde sera sauvé par le christianisme après tout, et par le christianisme greffé sur le *bushidō* » (Kanzō Uchimura, *BUSHIDO AND CHRISTIANITY* in *Uchimura Kanō zenshū*, t. XXII, p. 162, Tokyo, Iwanami shoten, 1982. C'est moi qui traduis).

13 Kakumyō Kanno, *Bushidō no gyakushū*, Kōdansha gendai shinsho, 2004, p. 261. C'est moi qui traduis.

que les Japonais étaient un peuple éclairé, digne de la civilisation moderne. Ils trouvèrent dans le *bushidō* un équivalent de la chevalerie européenne, ce qui, selon eux, prouverait la parenté spirituelle entre les Japonais et les Européens :

Ce fut donc un double discours qui émergea. Le Japon, à l'instar de l'Europe, avait connu autrefois une féodalité, des guerriers, des codes de chevalerie. À cet égard, il était différent de la Chine et, par son histoire, proche de l'Occident.

Ce rapprochement historique fabuleux entre le Japon et l'Europe occidentale était fondamental, à l'heure où les grandes puissances évoquaient sans cesse la supériorité culturelle de la race blanche.

Il permet au Japon de se glisser en quelque sorte dans le club des États avancés et de se présenter à son tour comme une puissance impérialiste et colonialiste¹⁴.

En ce sens, le *bushidō* de l'ère Meiji n'était rien d'autre qu'une idéologie moderne créée à des fins de propagande à l'étranger¹⁵. Néanmoins, cette idéologie contribua largement non seulement à diffuser la moralité japonaise à l'étranger, mais aussi à forger une base de conscience nationale chez les Japonais. En fin de compte, malheureusement pour Nitobe, elle renforça le nationalisme du peuple japonais et le mit sur la voie de la dictature militaire : « Futur haut fonctionnaire de la SDN et pacifiste convaincu, Nitobe remit à l'honneur le vieux *Bushidō*, sans toujours réaliser que cela conduisait tout droit au militarisme dont il était pourtant un opposant farouche¹⁶ ».

14 Pierre-François Souyri, *Histoire des samourais. Les guerriers dans la rizière*, Paris, Flammarion, collection « Champs histoire », 2024, pp. 360–361.

15 C'est pourquoi le *bushidō* de Meiji (en particulier celui des chrétiens) devait être très éloigné du *bushidō* originel de l'époque féodale : « Le *bushidō* des nationalistes, tout en prétendant abandonner la "forme du *bushidō*", conserve l'apparence d'une pensée "guerrière" conforme à l'"esprit militaire". Cependant, dans *Le Bushidō* de Nitobe, le *bushidō* est devenu une morale générale qui n'a plus rien à voir avec le combat » (Kanno, *op. cit.*, p. 277. C'est moi qui traduis).

16 Souyri, *op. cit.*, p. 361.

La réception du bushidō en France

Bien que *Le Bushidō* de Nitobe ne fut traduit en français qu'en 1927, l'idée de *bushidō* était déjà connue en France bien avant cette date. Dans *Le nouveau Japon* (1918), André Bellessort remarque la prédominance récente du *bushidō* dans la société japonaise. Il l'expose, non sans une certaine ironie, comme une « nouvelle religion » fraîchement inventée, s'inspirant du pamphlet de Basil Hall Chamberlain¹⁷ :

Un de mes premiers étonnements fut d'entendre parler communément autour de moi du *Bushidō*. C'était le Bushidō qui avait façonné l'âme japonaise. La grâce du Bushidō avait opéré sur les champs de bataille de Mandchourie. [...] J'avais beau fouiller dans ma mémoire : il m'était impossible de l'y retrouver. Il paraît en effet qu'avant 1900, personne ne l'employait et qu'on ne le rencontre dans aucun dictionnaire japonais¹⁸.

Bellessort reconnaît néanmoins que l'esprit du *bushidō* a joué un rôle majeur dans l'accession du Japon au rang de grande puissance. Selon lui, il a largement contribué à la victoire lors de la guerre russo-japonaise en inculquant au peuple japonais la loyauté envers l'empereur et en fournissant aux soldats un modèle de guerrier dévoué :

Dès 1901, les conférences et les livres la [= la morale du Bushidō] propagèrent à travers le pays. Ce fut une sorte de préparation mystique à la guerre. On l'illustrait par des exemples tirés de la légende ou de l'histoire et habilement dénaturés. Le dévouement féodal au prince se convertissait en dévouement à l'empereur. Toutes les images de vengeances, de suicides, de meurtres héroïques, d'abnégations sublimes, qui défraient le théâtre populaire, repassaient sous les yeux du peuple, non plus comme un divertissement, mais comme un sujet d'édification. L'effet en fut admirable. À Port-Arthur, un régiment refusait de marcher ; on lui lut un rescrit impérial : il se rua à la mort.

17 Basil Hall Chamberlain, *The Invention of a New Religion*, London, Watts & C^o, 1912.

18 André Bellessort, *Le Nouveau Japon*, Paris, Perrin et C^{ie}, 1918, p. 46.

Le Bushidō électrisait les troupes. Plutôt que de se rendre, tous les soldats d'un transport, le *Hitachi-Marū*, surpris par l'ennemi, s'ouvrirent le ventre en criant le nom de l'empereur¹⁹.

Dans ce livre, Bellessort raconte également l'histoire des 47 *Rōnin* qui se firent *seppuku* après avoir vengé l'ennemi de leur seigneur, une histoire déjà présentée par l'ambassadeur britannique A. B. Mitford en 1871²⁰. Cette histoire, qui célèbre la vertu de loyauté des samouraïs, était largement appréciée par les Japonais et est devenue un mythe national²¹ : « Et il est nécessaire de la connaître, si l'on veut bien comprendre l'ancienne conception, toujours vivante, de l'honneur japonais. Tous les livres de morale civique au Japon y font allusion, et tous ceux qui exaltent le Bushidō²² ».

Dans un chapitre intitulé « Le dernier samouraï », Bellessort présente également le martyr du maréchal Maresuke Nogi en 1912. Héros de la guerre russo-japonaise, Nogi se fit *seppuku* après la mort du vénéré empereur Meiji, et Madame Nogi se donna la mort en s'enfonçant un poignard à côté de son mari. D'une part, cette mort était perçue comme un acte dépassé et ridicule, mais d'autre part, elle stimulait le nationalisme japonais en affirmant le caractère sacré de l'empereur : « Et le suicide du maréchal Nogi, qui semble exhumé des vieilles annales romantiques, était, en un sens, plus actuel qu'il n'en avait l'air. Cette libation sanglante donnait un surcroît de vie à la divinité de l'Empereur²³ ».

Nous ne savons pas si Albert Londres a lu le livre de Bellessort. Toutefois, il semble certain que l'idée de *bushidō* était répandue dans son entourage. Par

19 *Ibid.*, pp. 49–50.

20 A. B. Mitford, *Tales of Old Japan*, 2 vol., London, Macmillan and Co, 1871.

21 Selon Pinguet, *Chūshingura* (la version la plus populaire de l'histoire des 47 *Rōnin*), tout comme *Antigone* de Sophocle, illustre le conflit entre le pouvoir de l'État et la moralité des individus. Toutefois, cette histoire est plutôt considérée comme un mythe que comme une tragédie, car elle montre une réconciliation avec le pouvoir plutôt qu'une opposition à celui-ci : « Les auteurs de *Chūshingura* ont une vision optimiste : à travers les péripéties les plus pathétiques, le bien triomphe, et la paix de l'État s'accorde pour finir aux exigences de la loyauté vassalique » (Pinguet, *op. cit.*, p. 163).

22 Bellessort, *op. cit.*, p. 267.

23 *Ibid.*, p. 42.

exemple, l'un de ses amis, le journaliste André Tudesq, qui visita le Japon la même année que Londres, publia à son retour un reportage sur le Japon, *Les six beautés sous les arbres* (1923). Dans un chapitre intitulé « Ce qui fera longtemps la stupeur des Barbares : l'évangile du hara-kiri », il décrit l'« esprit samourai » des Japonais en citant des exemples tels que l'histoire des 47 *Rōnin*, le martyr du maréchal Nogi et le suicide de l'auteur de l'attentat du pont de Nijūbashi en 1922²⁴. On y retrouve une conception du *bushidō* similaire à celle de Bellessort : « C'est une religion, cependant, qui a sa Bible, le Bushidō²⁵ ».

Revenons à la méprise de Londres sur le *Korea-Marū*. Elle nous révèle que même un reporter aussi brillant que lui pouvait parfois commettre des erreurs. Cette erreur nous en dit également beaucoup sur le contexte de son enquête : il s'est forgé une idée des Japonais basée sur le *bushidō* prédominant ; à partir de cette idée préconçue, il a construit une interprétation du suicide du peuple japonais ; il a envoyé son article à la hâte, sans vérification approfondie, afin de devancer les autres journalistes. Cette petite méprise nous permet donc de comprendre comment Londres élaborait son article – dans quelle mesure il faisait appel à son imagination et jusqu'à quel point il cherchait à étayer ses dires par des preuves.

Note

Cette recherche a été soutenue par la subvention de JSPS KAKENHI numéro 24K03782 et celle de Pache I-A-2 de l'Université Nanzan pour l'année académique 2024.

24 Le 17 mars 1922, l'ouvrier Tomejirō Fujita se fit exploser sur le pont Nijūbashi du palais impérial, tentant ainsi de faire appel directement à l'empereur.

25 André Tudesq, *Les six beautés sous les arbres. Chronique du Japon moderne*, Paris, Bernard Grasset, 1923, p. 139.